



Athènes, capitale en pleine mutation

La jeunesse s'émancipe, des immigrés de toutes origines s'installent, des boutiques branchées poussent dans les ruelles populaires : la ville se façonne une identité éclatée.

Les nouveaux enfants du Pirée

Rue Ermou.
Les jeunes Athéniens
découvrent la colocation
et le concubinage.
Mais la place de la
famille reste centrale.

Sur le mur, un tag : « *Ouvriers étrangers : nos frères.* » Au 10 de la rue Arionos, devant ce bâtiment du ministère grec des Affaires étrangères, une petite centaine de personnes attend l'ouverture des grilles. Neuf heures pétantes, la plupart d'entre elles montent au premier étage, celui réservé aux Albanais, aux Bulgares, aux Roumains... Immigrés en Grèce, ils viennent ici récupérer divers actes d'état civil, traduits en grec et dûment tamponnés par l'Administration. Parfois, la file d'attente est tellement longue qu'elle arrive jusque sous les fenêtres de l'hôtel Pella Inn, à une encablure de là. Nelly Mateiska, la réceptionniste, ne goûte guère ce spectacle : la cinquantaine, cette Bulgare, en Grèce depuis dix ans, attend toujours sa carte verte – le sésame pour s'installer définitivement.

Petit hôtel athénien au confort plutôt spartiate, le Pella Inn se trouve dans le quartier de Psyri, où les derniers réfugiés en date, Chinois et Pakistanais, ont choisi de s'installer. A quelques mètres de là, le salon de coiffure ultratendance Toni & Guy vient d'ouvrir ses portes dans un vieil immeuble rénové. A New York, l'enseigne est dans Soho ; à Paris, sur la très chic rue Saint-Honoré. A Athènes, le capilliculteur préféré des *fashionistas* jouxte une boutique spécialisée dans les matériaux d'isolation thermique et voisine, sur la rue Ermou, avec d'étonnants étals où l'on peut trouver armoires en fer, VHS d'occasion, vis cruciformes et même tronçonneuses. Choc des cultures. « *Que voulez-vous ? La mode, c'est ici qu'elle se fait aujourd'hui,* explique le patron de Toni & Guy. *A proximité de l'Acropole.* »

Deux mille cinq cents ans après, l'Acropole est toujours là. Rassurante pour les immigrés. Attrayante pour les branchés. Attirante comme un aimant. Au pied de la plus célèbre de ses collines, Athènes se métamorphose à vue d'œil. La ville, qui fête le retour des jeux Olympiques au pays, fait sa mue et se régénère à l'endroit même où elle fut « réinventée » en 1832 par les architectes néoclassiques d'Otton, Bavaois devenu roi des Grecs, avant de devenir capitale. Athènes, jusqu'à récemment bloc grec orthodoxe monolithique, se « multiculturalise », se globalise, se modernise. Autrement dit, présente de nouveaux visages qui se croisent et se superposent dans une esthétique du chaos apparent.

Il y a encore dix ans, croiser un Noir dans la rue était d'un exotisme terrible pour un Hellène casanier. Aujourd'hui, les restaurants indiens et chinois commencent à pousser à côté des tavernes, et les immigrés font partie du paysage. Les plus nombreux viennent de l'Albanie

voisine. La rumeur athénienne raconte que, sans cette main-d'œuvre, les infrastructures olympiques ne seraient pas sorties de terre. On estime le nombre d'Albanais de six cent mille à un million, dont la moitié à Athènes, sur une population totale de dix millions d'habitants.

Monsieur Alban, appelons-le ainsi puisqu'il veut rester anonyme, veilleur de nuit dans un hôtel, est l'un d'eux. A la vulgarité de la télévision, ce quinquagénaire préfère ce soir-là la voix de Maria Callas, qu'il écoute derrière son comptoir pour tuer le temps. Ancien professeur, il cite les noms de Maupassant, d'Hugo, de Balzac. Souvenirs d'une autre vie. « *Pour moi, c'est fini, dit-il. Je n'attends plus rien de l'existence.* » Il préfère penser à l'avenir de ses deux petites filles, se demande si c'est mieux qu'elles suivent des études de psychologie ou de pharmacie, plus tard.

Mais monsieur Alban ne souhaite pas en dire plus. Idem avec ce jeune propriétaire d'un kiosque à journaux installé dans une rue du centre, qui se tait, comme par volonté de se fondre dans la masse. « *Peut-être ont-ils aussi tout simplement peur,* avance, en guise d'explication, leur compatriote Ervin Shehu, 30 ans, en Grèce depuis l'âge de 18 ans... et toujours sans papiers.

Ervin vit à court terme. Impossible pour lui de tirer des plans sur la comète. Il parle grec, loge et travaille en Grèce, a des amis grecs, mais peut être expulsé du jour au lendemain. Socialement, il est intégré mais, administrativement, il est pris dans le tourbillon kafkaïen de la bureaucratie : tu veux un permis de résidence ? OK, donne-moi ton permis de travail. Mais pour valider le permis de travail, j'aimerais voir si ton permis de résidence est à jour...

Fatigué par le zèle des fonctionnaires, Ervin Shehu se dit pessimiste car les gouvernements grecs successifs, qui appliquent le droit du sang en matière de nationalité, ne mettent pas en place de politique d'immigration digne de ce nom. Du coup, Ervin a créé un Forum des Albanais, association d'entraide qui lutte aussi contre le racisme quotidien, teinté de nationalisme, qui persiste chez les Hellènes. Dans les journaux télévisés de certaines grandes chaînes privées, l'« Albanais » peut encore être traité de « voleur », voire d'« animal ». « *Mais on n'entend plus autant qu'avant des histoires de délits commis par des Albanais,* raconte un Athénien d'adoption. *Petit à petit, alors qu'on avait fini par dormir enfermés, on rouvre les fenêtres.* »

Les fenêtres, Athènes les ouvre aussi sur l'Europe. A côté des Africains, des Chinois, des Albanais virils comme l'étaient les Grecs dans les années 50, la nou- ➔



PHOTOS : NIKOS ECONOMOPOULOS/MAGNUM POUR TELERAMA



→ velle génération d'Athéniens tranche aussi avec l'ancienne. Pas l'antique, non, juste l'ancienne. Cheveux en pétard, parfois bodybuildés, habillés à la mode Zara, les jeunes Grecs au look mondialisé donnent un coup de vieux à leurs aînés. Lesquels sont prématurément ringardisés, comme s'ils appartenaient à une autre époque, celle de la sieste à l'orientale et des tavernes typiques.

Rue Adrianou, où les cafés longent à perte de vue la ligne 1 de l'*Illektrikos*, le tram qui va jusqu'au Pirée, une jeune fille à fière allure porte un tee-shirt provocant avec cette inscription : « Come on boys. » Petite-bourgeoise des quartiers nord en goguette ? Peut-être, mais pas sûr : la classe moyenne, les « petits-moyens », comme on les appelle ici, s'homogénéise dans cette modernité. C'est l'Athènes de *Time out*, le célèbre *city guide* britannique très tendance, adapté dans une version athénienne depuis peu et qui sort chaque semaine en kiosque.

Les jeunes Athéniens s'émancipent peu à peu, découvrent la colocation et le concubinage. Mais la place réservée à la famille reste centrale. Pas forcément par conviction, surtout par nécessité économique. « La famille est encore un substitut à la protection sociale », résume l'écrivain Nikos Panayotopoulos, auteur du *Gène du doute* (éd. Gallimard). « Du moins pour l'instant », ajoute Marcel Durand, traducteur, installé dans la capitale grecque depuis vingt-cinq ans. Car si le niveau de vie continue de monter, le risque d'explosion de la famille et de l'organisation sociale est probable. Et la religion ? Elle est toujours là, mais réduite à une pratique folklorique. L'engagement politique ? En chute libre : normal, les jeunes Hellènes se laissent bercer



Ici, je peux mettre une chaise sur le trottoir et voir si une personne s'assoit. Ça marche, j'ouvre un café ; sinon, je vais mettre ma chaise ailleurs."

Takis Koubis

par la douceur de la stabilité démocratique – un calme récent, rappelons-le, puisque la dictature des Colonnels n'a pris fin qu'en 1974.

Ainsi, pour la première fois, selon Nikos Panayotopoulos, les conditions sont réunies pour rester au pays. Athènes rattrape son retard. On peut embrasser la profession dont on rêve, ingénieur nucléaire, cinéaste ou chanteuse lyrique. C'était impossible hier. Et si les boîtes à bouzouki, instrument de musique traditionnel, attirent encore toute une jeunesse qui reprend en chœur la variété hellène – « le comble du mauvais goût ! », pour Filep, designer de 26 ans qui s'expatrie à Paris –, l'activité éditoriale frétille, et la fréquentation des cinémas montre un appétit de culture grandissant.

De quoi se rassasier, sans jamais renier son identité. « Chaque fois que je suis parti étudier à l'étranger, j'ai compris que la Grèce était une partie de moi-même », dit Costas, 28 ans, qui se rend à Londres en septembre pour un master. Ici, par rapport au nord de l'Europe, on est moins dans un « programme », plus libre de transgresser des interdits si ça peut nous faciliter la vie. » On est plus orientaux, quoi !

Modernes mais traditionnels, les Athéniens ne sont pas à un paradoxe près. A l'image de leur ville, tiraillée en permanence entre exclusion et intégration, ordre et désordre, loi et système D. « A la frontière entre passé mythique et avenir sauvage, Athènes est un laboratoire de notre contemporanéité », dit l'architecte Takis Koubis. C'est une ville du futur parce qu'elle ne se construit pas par voie réglementaire. Ici, je peux mettre une chaise sur le trottoir et voir si une personne s'assoit. Ça marche, je m'installe, j'ouvre un café ; sinon, je vais mettre ma chaise ailleurs. » D'où cette impression d'incohérence urbanistique, qui chavire le cœur et la raison.

« En plein centre, dans le quartier de Psyrri, je me sens comme sur une île », dit Maximos, jeune musicien de 22 ans. Cette architecture faite de blocs et de ruelles, ces terrasses bondées sur les trottoirs me rappel-



lent Mykonos, l'île des Cyclades popularisée par la jet-set dans les années 70. » Bien vu ! Psyrrí, avec ses bâtisses industrielles des années 50 reconverties en théâtres ou en galeries d'art, ses boutiques d'import-export chinoises et son bazar à l'orientale très populaire le jour, ses bars géométriques aux couleurs acidulées qui ne désemplissent pas la nuit, Psyrrí, donc, ressemble à une Mykonos de la haute modernité où genres et gens se mêlent. « C'est d'ailleurs le propre des grandes métropoles contemporaines : ne pas montrer les différences de classes », explique Takis Koubis.

Exemple ultime de ce mélange : la présence de l'hôtel Fresh, érigé rue Sofokleous, à deux pas du marché central. Avec ses balcons aux couleurs pastel, son hall très contemporain, son mobilier dernier cri, il est le plus design de la ville. On se croirait à Londres. Sauf qu'ici, à Athènes, ce modèle d'élégance est attendant à un hôtel de passe, lequel est contigu à un marchand de volailles vivantes ! « J'adore ce contraste, dit Eleni Georgiadis, l'une des architectes à l'origine de cet art hotel. Imaginez qu'on l'ait mis dans un quartier aseptisé, l'aurait-on remarqué ? On ne voit les choses que quand il y a contraste. » Et des contrastes, il y en a dans le centre d'Athènes, véritable poumon de la cité. Car pour la première fois depuis longtemps, Athènes a un centre.

La ville, qui a gonflé démesurément à la suite de plusieurs catastrophes, dont l'arrivée en masse des réfugiés d'Asie Mineure, en 1922, et la guerre civile des années 30, qui vida les campagnes, s'est d'abord constituée en une agglomération de banlieues. Plus tard, dans les années 70, la ville voulait ressembler à... Genève ! « L'architecture athénienne a débuté par une mauvaise imitation, explique Eleni Georgiadis. Aujourd'hui, on a intégré des tas d'influences et on porte un nouveau regard sur la tradition. » Il suffit de voir cette taverne, dans le quartier underground de Gazi, dont la modernité saute aux yeux grâce à une astuce décorative simple mais redoutable : elle est intégralement repeinte en blanc.

Si le nouveau visage d'Athènes se tourne définitivement vers l'Europe, il regarde aussi le passé. Ainsi, comme dans une grande capitale, le haut de la rue Ermou, transformé en espace piétonnier, est devenu en cinq ans le centre commercial de référence, où s'installent les grandes marques ; mais la ville tente de garder son hétérogénéité stylistique et ses marchands ambulants de livres ou de petits pains circulaires. « Le danger avec les jeux Olympiques, c'était que le centre se banalise dans un style international pour rendre la ville "présentable". Heureusement, faute de temps, cette tentative des pouvoirs publics a échoué », dit Takis Koubis.

Mais pour combien d'années encore Athènes prolongera-t-elle le charme de cet entre-deux ? Takis Koubis y travaille, défend dans les revues universitaires les artisans qui exposent dans la rue. Seulement voilà : ne vont-ils pas vendre bientôt au prix fort leurs échoppes, qui ont pris de la valeur, surtout avec la future zone piétonne géante reliant les différents sites antiques ? « Aujourd'hui, à Athènes, tu es dans la masse, dit le cinéaste Yorgos Tsemberopoulos. Il n'y a plus de vie de quartier, il n'y a que des foules qui se déplacent. »

Après la victoire de la Grèce à l'Euro, les Athéniens ont envahi les rues. « Délire nationaliste ? Erreur, écrit le lendemain Perikles Korovesis, l'éditorialiste du journal *Eleftherotipia*. Des foules nationalistes et vengeresses, la Grèce en a connu beaucoup. Cette fois, j'ai vu des milliers d'immigrés faire la fête main dans la main avec les Grecs. » Galvanisée par cette victoire inattendue, moins complexée, la capitale grecque relève maintenant le défi des JO. « Un vrai défi identitaire », estime Marcel Durand (1), pour une ville et un pays qui, à la faveur d'une modernisation rapide et déconcertante, s'ouvrent les portes d'un nouvel avenir ●

Jean-Philippe Pisanias
(envoyé spécial à Athènes)

(1) Dans l'excellente livraison de *La Pensée de midi*, consacrée à Athènes, n° 11, hiver 2003-2004, 15 €. www.lapenseedemidi.org

De gauche à droite : le café Monastiraki, non loin de l'Acropole ; des passants, rue Sofokleous ; dans la même artère, le très design hôtel Fresh côtoie des établissements plus modestes ; un trottoir de la rue Ermou, à l'intérieur de la zone piétonne devenue rapidement le quartier commercial à la mode. C'est cet urbanisme disparate, menacé par la modernisation, qui fait tout le charme d'Athènes.